

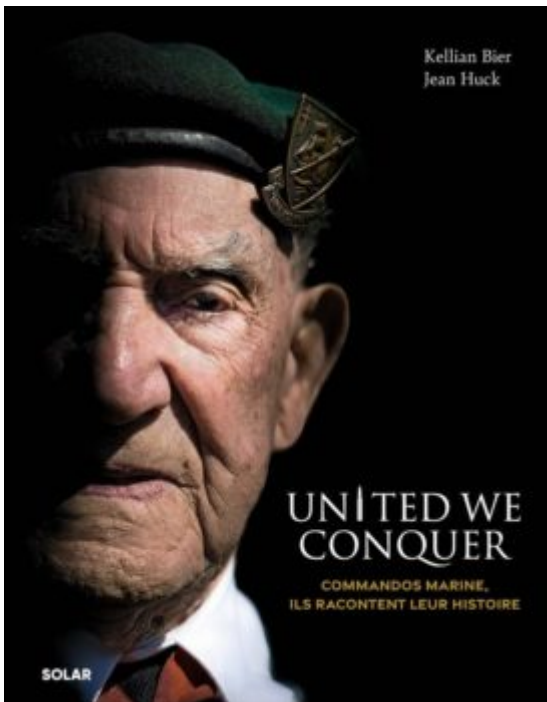
Né le 30 juin 1930, Gérard Le Louer s'était engagé en 1949 et avait suivi le STAC « *Flessingue* » en 1950, avant de rejoindre l'Indochine et le commando « *François* ».

Rescapé des combats de Ninh-Binh et des camps du Viêt-Minh, d'où il sera libéré après avoir enduré onze mois de captivité, Gérard Le Louer poursuivra sa carrière aux commandos en étant affecté au commando Trépel de 1952 à 1953, puis à la DBFM de 1956 à 1957.

Sa carrière, riche d'affectations embarquées et à terre, s'achève le 1^{er} novembre 1969 au grade de premier maître, après avoir gravé son nom dans l'histoire de nos unités.

Combattant d'Indochine et d'Algérie, il portait fièrement ses décorations : chevalier de la Légion d'Honneur, Médaille Militaire, croix de Guerre des TOE avec étoile de bronze, croix de la Valeur militaire avec étoile de vermeil, croix du combattant, médailles commémoratives d'Indochine et d'Algérie et de la médaille d'honneur de la Jeunesse et des Sports.

Gérard Le Louer était le dernier témoin des combats de Ninh-Binh, un passeur de mémoire, un symbole de résilience. Il incarnait cet esprit commando : ne jamais céder, toujours se relever, porter haut les valeurs de la France.



Ci-dessous son témoignage tiré de l'ouvrage ***UNITED WE CONQUER - Commandos Marine, ils racontent leur histoire*** publié sur TB avec l'aimable autorisation de Kellian Bier.

Vous pouvez commander ce Beau Livre illustré et relié 24,9 x 2,3 x 32 cm cliquant [ICI](#) (Solar Éditions, 184 pages, 32 €)

RESCAPÉ DES CAMPS VIETS

Sur le parvis de l'église, dans la nuit de Ninh Binh, pressentant une rude nuit de combats, j'avais parié avec mes camarades que nous n'aurions pas de petit déjeuner au matin. Mais quand les Viets nous attaquèrent, rien ne me laissait supposer que je gagnerais aussi mon pari pour tous les matins de l'année suivante.

Ce matin du 28 mai, après une longue nuit de bataille, mes camarades et moi tombons aux mains du Viet-Cong. En contrebas de la route où nous sommes détenus avec treize hommes, seize commandos Marine sont fusillés. De là-haut nous les voyons l'un après l'autre tomber dans la rivière sombre, au rythme du cri de l'officier auquel répond la salve de feu.

« Pieds nus, les mains liées par des câbles électriques, nous marchons comme des bêtes, jour et nuit, sans savoir quand cela s'arrêtera. »

Notre calvaire commence. Pieds nus, les mains liées par des câbles électriques, nous marchons comme des bêtes, jour et nuit, sans savoir quand cela s'arrêtera. Blessés par les Viets lors des rudes affrontements autour de l'église, certains des hommes du commando souffrent le martyre. Un de mes camarades qui s'était vaillamment battu progresse devant moi lentement, l'arrière de son pantalon maculé du sang qu'une méchante balle fait jaillir de sa fesse. Heureusement pour lui, il n'a jamais atteint le camp de détention. Un de mes amis se plaint de son œil qui lui arrache des gémissements de douleur. Un éclat lui a ôté la vue du côté droit. Un jeune Vietnamien étudiant en médecine lui propose de le soigner avant que cela empire dans cet air humide de diable. Sous la garde de quelques soldats du Viet-Cong, il se fait énucléer son œil à vif, sans anesthésie. Le groupe continue d'avancer sans lui. L'opération chirurgicale de fortune terminée, il lui faut rattraper en un temps record les cent cinquante kilomètres qui nous séparent.

Les pieds ensanglantés par les milliers de petits morceaux de silex sur lesquels nous marchons sans chaussures, nous franchissons près de quatre cents kilomètres en trois jours. Parfois, des avions alliés mitraillent notre misérable colonne, nous prenant pour des ennemis. Les rafales nous passent à côté sans nous toucher.

Nos silhouettes courbées par la fatigue du voyage, les têtes plus basses que nos dos pliés, les bras sans force

et les poignets en sang, nous arrivons de nuit. Les remparts sont faits d'énormes bambous. Haute de trois mètres, cette enceinte végétale est notre prison. Les portes s'ouvrent, nos yeux apeurés habitués à l'obscurité s'écarquillent de peur. La première image qui nous est donnée à voir est celle d'un homme, pieds et mains ligotés à un poteau planté au milieu du camp, le corps lacéré et couvert de sang. Nous apprenons plus tard qu'il a écopé d'une volée de deux cents coups de bâton pour mauvais comportement.

Les jours passent bien lentement, les sanctions corporelles sont quotidiennes et nos bourreaux rivalisent d'inventivité dans les sévices qu'ils infligent. Au « Club Med », comme nous aimons à appeler le camp, pour voir un sourire se dessiner sur le visage des copains, nous passons nos journées à récolter le précieux riz qui est ensuite partagé entre nous. Le moindre grain a son importance, c'est notre seule source de nourriture.

Sous nos petites nattes de bambou posées à même le sol et d'où nos pieds dépassent, la nuit donne aux insectes des instincts voraces. Seuls les plus chanceux qui réussissent à trouver des feuilles de bananier arrivent à s'en protéger. Les bêtes volantes qui nous assaillent dès que le jour tombe sont porteuses de maladies dont certains de mes camarades périssent.

Un matin nous apprenons qu'un camarade s'est échappé. Quelques heures plus tard, il est ramené au camp par des villageois des alentours, en échange d'une belle récompense. Il sert d'exemple et après avoir pris des centaines de coups de bâtons sur les tibias, il est immolé publiquement par le feu dans des cris d'une atroce souffrance. Nous ne sommes pas seulement prisonniers des remparts de bambou, nous le sommes aussi de notre coupleur que tout le monde remarque dans ces contrées.

J'ai compté les jours, trois cent soixante-cinq sont déjà passés. Demain, la France échange cent de ses prisonniers vietnamiens contre trente Français. J'en fais partie avec mes camarades du commando François. Des quatorze prisonniers que nous étions à Ninh Binh, nous sommes cinq à en réchapper. À la sortie du camp, une vieille femme très bien habillée m'apporte un grand bol de riz, « en l'honneur de son fils », m'a-t-elle dit. Je n'ai jamais bien compris mais j'ai su apprécier la douceur de chacun des grains au goût de liberté.

Je pèse alors 45 kg, les matelas me sont inconfortables tant ils sont mous et le retour à la vie normale n'est pas simple.

Aujourd'hui encore je passe mes nuits dans cette prison, avec mes camarades. Je les revois, maigres, dénudés, carcasses vivantes, errant dans une immense cage de bambous.